

La Suisse comme hyperville André Corboz

André Corboz s'est particulièrement penché sur l'évolution des imaginaires de l'espace habité et construit, notamment à travers l'histoire de ses représentations dans la peinture, la maquette, la cartographie et la photographie. Engagé dans les débats contemporains sur la façon dont le territoire urbanisé peut être aujourd'hui envisagé par les projets qui visent à l'aménager, il lui appartient d'avoir proposé deux grandes métaphores opératoires: celle du palimpseste en 1983 (« Le territoire comme palimpseste », in Diogène, 1983) et celle de l'hypertexte en 1993. Le texte qui suit est celui d'une conférence donnée le 29 avril 1997 dans le cadre du cycle « Suburbanisme et paysage » organisé par la Société française des architectes.

Pour la plupart des Helvètes, aujourd'hui encore, la Suisse est un pays agricole, habité par une population proche de la « nature ». Montagnes, lacs, troupeaux, champs et vignes constituent la substance même du territoire, la réalité fondamentale - dans laquelle, certes, il y a des exceptions (villes, industries, réseau ferré, autoroutes, etc.) mais qui n'entament pas le mythe.

Car il s'agit d'un mythe, même si, lorsqu'il fut créé au XIX^e siècle, il correspondait à la réalité. Après la guerre civile du Sonderbund, à l'occasion de la constitution de 1848 (qui est encore largement celle d'aujourd'hui), il fallait sauver le pays, qui avait failli éclater. Aidée sans doute par le romantisme et son idéologie de la Nature comme sujet, c'est-à-dire avec laquelle on pouvait avoir des rapports de personne à personne, l'entreprise a si bien réussi qu'elle a survécu à l'industrialisation comme à la modernisation. Les deux guerres mondiales ont été l'occasion de renforcer ce mythe, si bien qu'il vit toujours. Le refus de l'Union Européenne en 1992, le *Sonderfall* et *l'Alleingang* en sont les dernières manifestations.

En 1992 encore, les couvertures des annuaires téléphoniques de Zurich et de Genève, bourgades qui ne sont pourtant pas exactement des hameaux, représentaient des champs de blé. Ce n'est donc pas en Suisse que les maires des principales localités éditeraient en commun un ouvrage intitulé *Mon pays, c'est la ville*, comme ce fut le cas en France en 1994. Pourtant, la proportion de la population suisse aujourd'hui employée dans l'agriculture est inférieure à 5 %.

Observons en passant que cette nostalgie de la « nature vierge » et du bonheur agricole repose sur une série de confusions : la vie du paysan et de l'éleveur, surtout en montagne, n'est pas précisément facile et très peu lyrique; en outre, l'agriculture elle-même, tout comme l'élevage, traite la nature en objet et constitue un acte culturel, qui exploite ladite nature en lui imposant des contraintes. Cette même nostalgie empêche la plupart des Helvètes de se rendre compte du phénomène de l'urbanisation, qui fait l'objet d'un refus global - sauf il est vrai chez les moins de 40 ans. Ce refus a une conséquence grave : il interdit que s'établisse une relation rationnelle à la réalité suisse.

Lorsque l'on demande à quelqu'un de dire en quoi, pour lui, la ville consiste, il y a toutes les chances pour qu'il réponde que c'est un lieu central et compact, nettement distinct de la campagne. Traduit en critères formels, cela signifie que ce qui distingue la ville, c'est 1) l'ordre contigu, 2) l'unité de gabarit, 3) les « monuments » (cathédrale, hôtel de ville, etc.) - ce qui est autour de ce noyau ne mérite pas l'appellation de ville, mais celle de banlieue ou de périphérie, considérées comme abominables -, et enfin 4) l'opposition à la campagne.

Inutile de souligner que cette conception de l'urbain - que traduit fort bien une gravure représentant la petite ville de Liestal en 1751 - est absolument périmée puisqu'elle est antérieure à la révolution industrielle, voire antérieure, sur bien des points, à la Révolution tout court. Ce que montre une photographie aérienne de cette même ville de Liestal, qui n'est pourtant qu'un chef-lieu de demi-canton, n'est pas exactement la même chose. On pourrait pousser le contraste à l'extrême en disant que la ville tolérée, c'est, mettons, Monteriggioni, tandis que la ville détestée, à l'autre bout de l'évolution, pourrait être, par exemple, Orlando (Floride), soit d'une part l'harmonie et de l'autre le chaos. Nous reviendrons plus loin sur ces deux notions, car elles sous-tendent effectivement la représentation caricaturale de ce qu'est ou devrait être la ville pour d'innombrables personnes. Auparavant, prenons acte de ce qui s'est passé dans le territoire suisse depuis le début du XX^e siècle.

LA NÉBULEUSE URBAINE HELVÉTIQUE

Deux vues comparables des rives du lac de Zurich en 1920 et 1973 montrent bien que l'agglomération, en quelques décennies, s'est étendue dans toutes les directions, jusqu'à rejoindre et même franchir en bien des points les frontières du canton. Ce canton, le voici avec le réseau du S-Bahn, l'équivalent suisse du Réseau Express Régional : toutes les têtes de lignes se trouvent dans les cantons voisins, à Shaffhouse, Frauenfeld, Rapperswil, Zoug et Brugg. La raison en est ce que Jean-Luc Piveteau appelle « l'écartèlement progressif des fonctions fondamentales », dû à la facilité croissante des déplacements. Il s'agit là d'un phénomène assez général à la surface du globe. La Suisse n'en a pas le monopole et n'est pas non plus à son avant-garde pour la précocité, la rapidité ou l'ampleur. La comparaison avec, par exemple, l'agglomération de New York, permet de relativiser en montrant que les proportions suisses restent très modestes. Du moins à première vue, car tout dépend des critères de représentation.

Il est également vrai que, dans ce pays, la dimension des équipements reste relativement petite et que la transformation des centres suisses n'a pas eu lieu à l'américaine. Cela dit, voyons un peu comment nos villes se sont étendues. Une vue nadirale de Fribourg aujourd'hui montrerait assez bien le rapport actuellement ordinaire entre la partie dite « historique » et le reste - comme si faubourgs, banlieues et périphéries n'étaient pas, eux aussi, partie de l'histoire! Ce qui frappe, c'est évidemment la différenciation morphologique, donc la différence de densité, entre le « centre » et le reste. Dans d'autres cas, celui de Zurich en particulier, le phénomène est un peu différent, parce que le réseau des villages proches était dense et que la multiplicité relativement précoce des résidences suburbaines les a reliés jusqu'à rendre les noyaux originels imperceptibles dans le tissu. Dans certaines zones, comme à Zollikon, le minuscule village autour de l'église a fait place à un tissu pavillonnaire - des villas de haut standing pour la plupart - au début du siècle déjà.

Dans les cas de Fribourg et de Zurich, nous avons affaire à des villes consolidées depuis des siècles, auxquelles la révolution industrielle a fourni l'occasion d'un développement considérable. Mais le phénomène s'observe sur tout le plateau suisse, comme par exemple à Aarau, dont le centre historique est très bien conservé, très dense et toujours vivant : dans toutes les directions, à perte de vue, des noyaux d'urbanisation se sont développés.

Le phénomène, en outre, ne touche pas seulement les sites où se trouvait déjà un bourg médiéval ou une capitale cantonale, mais affecte sans exception les localités intermédiaires. La création du RER a renforcé la mouvance, car beaucoup d'habitants travaillent à Zurich et ont souvent déplacé leur lieu de résidence pour des raisons fiscales, notamment à Zoug.

La Suisse romande n'est évidemment pas restée hors de cette tendance, puisque la Riviera vaudoise, qui s'est développée au XIX^e siècle en raison du tourisme de luxe (anglais, allemand et russe jusqu'en 1914), a accueilli ensuite une population beaucoup plus différenciée - non seulement des rentiers, mais aussi des propriétaires de résidences secondaires et des gens qui travaillent à Lausanne. Parfois l'urbanisation se décèle simplement par l'apparition d'un type architectural urbain: ainsi, une tour d'appartements de douze étages comme parachutée en pleine campagne! Là encore, le phénomène n'est pas particulier à la Suisse, puisque partout, en France et ailleurs, on observe cette façon qu'a la ville de surgir dans des contextes qui paraissent l'avoir toujours ignorée.

Dans ces secteurs, souvent, des activités très diverses et jugées mutuellement incompatibles par les modernes, en particulier par la Charte d'Athènes, se trouvent juxtaposées. Ainsi à Schwamendingen, dans la région zurichoise, cet exemple éloquent : trois villas en rangée adossées à un entrepôt et situées à côté d'un parking à étages. Idyllique!

Si l'on regarde de plus près la carte montrée en commençant, on voit que le bassin lémanique et la région Rhone-Alpes sont dans la même situation. Ce que nous aimerions rendre sensible, c'est que des cas comme celui de la Ruhr, qui forment aujourd'hui des agglomérations continues, sont en train de se constituer chez nous aussi sans qu'on en prenne conscience dans le gros de la population. Voyez aussi la nébuleuse urbaine qui s'étend entre Milan et le Tessin et que Stefano Boeri a étudiée avec tant d'efficacité.

En d'autres termes, la Suisse n'est pas du tout une tache blanche dans les fameuses bananes (banane bleue, *snowbelt*, *sunbelt*, etc.). Elle a donc cessé, depuis plusieurs décennies, d'être cette étendue pittoresque vouée à la pomme de terre et aux troupeaux à cloches. Et pourtant, la vision nostalgique persiste, bien que la surface au sol des constructions réalisées en Suisse de 1945 à 1980 ait progressé au rythme d'un mètre carré par seconde, ce qui représentait, à cette dernière date, la superficie du canton du Jura. Et il va sans dire que la tendance ne s'est pas inversée, au contraire. Depuis 1982, en effet, la progression (industries, surfaces de transport et autoroutes comprises) est passée à 1,32 mètre par seconde, soit, pendant ces seize années, plus de deux fois la surface du lac de Bière.

Pour reprendre une expression forte de François Walter (dans son livre *La Suisse urbaine 1750-1950*), nous avons affaire, chez nous aussi, à une « ville en réputation ». Nous n'épilouterons pas sur les causes lointaines de cette transformation, ou plutôt de cette mutation, dont l'augmentation explosive de la population mondiale est l'une des principales - même si la Suisse n'est pas comparable au tiers monde sur ce point. Il suffira de rappeler que, selon un rapport de l'Unesco de 1995, il faudrait, pour absorber cette population, créer dans les quarante ans qui viennent mille villes de 3 millions d'habitants, soit vingt-cinq par an.

UNE PRISE DE CONSCIENCE LENTE, RÉTIVE ET IMPARFAITE

À côté de cette explosion démographique en cours, les problèmes helvétiques sont évidemment ridicules. Deux cartes montrant le même territoire entre Bière et Nidau, respectivement en 1848 et 1976, font état d'une évolution marquée mais non pas tragique, et surtout, encore maîtrisable. Le problème, du reste, ne date pas d'aujourd'hui, puisqu'il est né en Grande-Bretagne au milieu du XIX^e siècle et qu'il a été étudié d'abord par les géographes, lesquels ont créé des néologismes pour décrire et qualifier la façon dont les villes existantes se sont répandues sur le territoire: conurbation, interurbation, *Randstad*,... jusqu'à la mégalopole ou nébuleuse urbaine américaine étudiée par Jean Gottman en 1961. D'autres ont parlé de métropole polycentrique, comme Michel Bassand, pour mieux rendre compte de la structure interne du phénomène, si bien qu'on est peu à peu passé d'une représentation concentrique, laquelle impliquait encore une vision quasi cosmique de la ville, reflétant la structure de l'univers géocentrique, à une conception où la centralité jouait encore un rôle - c'est ici le schéma central -, mais où s'exprimait déjà un début de déconstruction (remarquez la date: 1939), pour arriver à ce que je qualifierais de schéma réaliste, parce qu'éclaté en noyaux multiples (là encore, la date de 1945 est intéressante). Dans ce dernier schéma, il n'y a plus de centralité à proprement parler, mais un système de centralités qui, souvent, et presque partout, tend à vider ce que nous appelons encore le centre ville ou le centre historique - parce qu'il est le plus ancien, le plus dense, et surtout le plus symbolique - de son contenu fonctionnel, et donc de son sens.

Ce schéma américain exprime bien cette phase de l'évolution urbaine: la « city » est comme repoussée à l'horizon; elle est souvent dégradée et habitée par une population pauvre, du moins lorsqu'elle n'a pas fait l'objet d'une *gentrification*. Ici encore, la Suisse n'a pas subi aussi violemment que les États-Unis ou les villes européennes touchées par la guerre les conséquences du remodelage. Il n'y a pas eu de rénovations urbaines à grande échelle comme en Allemagne, en Italie ou en France, en dépit de projets annonciateurs, puisque celui de Maurice Brillard pour Genève, en 1931-1935, envisageait, au moins à titre de modèle, une restructuration absolue.

Mais dans les faits, la rénovation a été diffuse, donc discrète. Nos villes se sont étendues et ramifiées sans toucher énormément à la substance existante.

Mais voyons à présent comment ce pays crispé a réagi et si l'urbanisation extensive, comme dit Alain Léveillé, était inattendue ou prévisible. Sur le premier point, l'émergence des nébuleuses urbaines a suscité des propositions à vrai dire peu surprenantes étant donné la persistance du mythe de la Suisse comme pays agricole. « La culture de quartier, explique un texte sur la *Dorfkultur*, se développe comme une nouvelle culture, une culture villageoise. » Cette curieuse contradiction dans les termes est commune, surtout en Suisse alémanique. On a créé d'ailleurs, à l'est de Zurich, plusieurs villages résidentiels, comme par exemple Kindhausen, lancé en 1994 à grand renfort de battage publicitaire. La solution à la « crise » de la ville est naturellement le « *dörfli* » (*hameau*), habité comme il se doit par des gens qui travaillent dans leurs bureaux zurichois. Autre exemple: la Janahof Siedlung à Kaltbrunn, dans le canton de Saint-Gall (tout près de l'autoroute Zurich-Coire). Cette *Siedlung* a été réalisée en grande partie sous la forme d'un bourg médiéval (voyez les portes!). Il va de soi que ses habitants n'exercent pas sur

place leur activité professionnelle. 50 % des Suisses ne travaillent d'ailleurs pas à leur lieu de domicile. C'est dire que même s'il est citadin, le Suisse (mais aussi bien l'Allemand) rêve d'un cottage isolé dans la nature. En d'autres termes: d'accord pour la ville, mais en bois et exactement semblable au village des ancêtres.

On commence à percevoir qu'il y a là comme un problème de mentalité, j'irais même jusqu'à dire d'arriération mentale ou en tout cas culturelle.

Sur le second point, celui de la connaissance anticipée de l'évolution, l'institut ORL du Polytechnicum de Zurich avait pourtant fourni un certain travail. En 1973, se fondant sur des pronostics touchant la croissance industrielle du pays jusqu'en 2000 ainsi que l'accroissement de la population qu'elle entraînerait, cet institut opposait à l'urbanisation incontrôlée alors en cours neuf variantes possibles de développement urbain concerté. Ce qui s'est produit est une dixième variante, soit une distribution en fonction du plateau suisse. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que l'on procédait à ces constats et à ces diverses extrapolations. En 1941, Armin Meili entrevoit deux possibilités d'évolution pour la Suisse. D'abord ce qu'il nomme la *Bandstadt CH*, soit la ville linéaire qu'il voit déjà en formation entre Soleure et Frauenfeld et dont il fournit une esquisse pour l'an 2000 environ. L'autre possibilité, estime-t-il, c'est la *Großstadt CH*, soit la Suisse comme ville continue, dont il donne les éléments formateurs. Meili était-il le premier dans la lignée des visionnaires ?

Écoutons plutôt : « je gage que les beaux changements qui ont eu lieu au pays de Vaud me déplairont souverainement - ennuyeuses longues rues, grands chemins, jardins anglais, maisons parisiennes (mauvaises copies d'originaux médiocres) - bâtiments qui se ressemblent tous, et qui ne font, pour ainsi dire, qu'une espèce de ville universelle qui s'étend d'un bout à l'autre de l'Europe [...]. Il n'y a plus de campagne nulle part - on abat les forêts, on viole les montagnes - on se fiche des rivières - partout le gaz et la vapeur - la même odeur, les mêmes tourbillons d'exécrable fumée épaisse et fétide - le même coup d'œil commun et mercantile de quelque côté qu'on se tourne - une monotonie assommante » (William Beckford, 1833).

Ce n'est pas l'avis d'un planificateur, certes, mais celui d'un auteur romantique et grand voyageur - alors que pour nous, le canton de Vaud de 1833 était évidemment le comble du paysage traditionnel autant qu'idyllique. Et avant Beckford ?

« La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes. Il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville. »

Ces lignes sont écrites en 1763, et leur auteur est un certain Jean-Jacques Rousseau. Chose curieuse, Rousseau, ordinairement ennemi des villes, juge le phénomène plutôt positivement: «On ne croit plus parcourir des déserts quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrents. Ce mélange bizarre a je ne sais quoi d'animé et de vivant...»

Certains esprits sensibles ont donc vu venir l'évolution de très loin, mais n'ont exercé aucune influence sur la représentation de la ville que les Suisses se font. Et aujourd'hui, où en sommes-nous ? Les cartes les plus récentes qui prétendent rendre compte de l'état de l'urbanisation entre Zurich et Genève sont la plupart du temps en retard sur la réalité. Une image saisissante que nous reproduisons ici, déjà ancienne puisqu'elle date de 1987, résume bien mieux la situation : sous la Suisse prétendument agricole se trouve la vraie Suisse, à savoir la Suisse urbaine.

À CÔTÉ, CONTRE, DANS ET PARTOUT: LES QUATRE PHASES DE VURBANISME AU XX, SIÈCLE

On peut, en simplifiant beaucoup, distinguer quatre phases dans la façon dont les théoriciens de l'urbanisme ont abordé la ville pour tenter de résoudre les problèmes nés de la révolution industrielle et de l'afflux des populations campagnardes vers les villes, en particulier les grandes villes.

Dans la première, on projette *la ville hors de la ville existante*. En 1859 déjà, Idelfonso Cerdà propose pour Barcelone un plan d'extension visionnaire qui se développe à côté du centre historique (dans lequel il prévoyait par ailleurs quelques percées qui ne furent

pas réalisées). En Espagne encore naît avec Arturo Soria y Mata, en 1882, l'idée de ville-linéaire, fondée sur le transport public, et dont un fragment fut réalisé près de Madrid. Le principe était de relier les villes existantes par de telles cités-linéaires. Le Corbusier s'en souviendra en 1943 dans un projet européen de l'Ascoral. La dernière façon de faire la ville à côté des villes, c'est la cité-jardin selon Howard, qui avait l'ambition de combiner les avantages de la ville et de la campagne en éliminant leurs inconvénients respectifs. Le succès colossal rencontré par cette idée perdure sous différentes formes, en particulier aux États-Unis, où l'on en construit encore partout. La deuxième phase est celle des Ciam et de la Charte d'Athènes (élaborée en 1933 et publiée dix ans plus tard) : c'est *l'urbanisme contre la ville*, qui trouva une justification *a posteriori* dans la table rase que connurent de fait les villes bombardées. Son idéal était de substituer aux cités qui avaient grandi très empiriquement au cours des siècles, et qui étaient jugées intolérables à la fois hygiéniquement, techniquement et socialement, un milieu entièrement contrôlé. Dans les faits, ces idées ont moins servi à remplacer les centres-villes qu'à créer un peu partout des cités-satellites, dont la Suisse a eu son lot, et dont Meyrin, près de Genève, offre un exemple typique.

Mais cette seconde phase fut suivie d'une réaction devant les excès de simplification des modernes - et notamment la réduction de la ville au quartieron fonctionnel : habiter, travailler, se récréer, circuler. Ce fut celle du postmodernisme, souvent très formaliste, en particulier dans sa tentative de récupérer les « styles historiques ». Son texte fondateur est *L'Architecture de la ville* d'Aldo Rossi (1966). Cette phase est celle de *l'urbanisme dans la ville*, emblématique dans le projet de Rob Krier pour Stuttgart, qui tentait de restituer les espaces détruits du centre-ville, un peu comme si l'histoire était équipée d'une marche arrière.

La quatrième phase, dans laquelle nous nous trouvons, ne dispose pas encore d'un texte fondateur. C'est celle de *la ville coextensive au territoire*. Les théories se sont certes succédées, mais moins les pratiques, qui continuent à s'inspirer des trois premiers courants, sans trop se soucier des critiques dont ils ont fait l'objet.

LA MÉTAPHORE DE L'HYPERTEXTE

Face à cette situation, un constat s'impose. Dans les villes actuelles, il y a comme une contradiction, voire un écartèlement entre forme et fonction, c'est-à-dire entre la structure historique et le mode de fonctionnement réel. Le centre de Genève est-il toujours dans la haute-ville ? Non. Depuis les foires médiévales, d'ailleurs, le centre économique s'est déplacé dans les rues basses, qui ne constituaient au départ qu'un faubourg. Et aujourd'hui, même si le siège du gouvernement cantonal (Conseil d'État et Grand Conseil) est toujours sur la colline avec la cathédrale, on peut douter que ce soit plus qu'un symbole. Pour la cathédrale, il est clair qu'elle ne joue plus de rôle actif depuis la fin de l'Ancien Régime. Et si les administrations étaient bel et bien groupées près de l'hôtel de ville jusqu'à la dernière guerre, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Même le maire a déménagé puisqu'il se trouve au Palais Eynard et non plus dans ce que les vieux Genevois considèrent toujours comme le cœur de la cité. L'administration est à la jonction, à la Praille, au Grand-Saconnex, aux Acacias, etc. Il serait intéressant et même nécessaire de cartographier cet exode des fonctions traditionnellement centrales depuis 1945.

En d'autres termes, les *lieux centraux*, comme les appelait Walter Christaller (1933), se signalent désormais par un double caractère : ils ne sont plus au centre, et ce ne sont plus des lieux. Ils ne sont plus au centre du moment qu'ils ont été repiqués dans la périphérie au hasard des terrains et des bâtiments disponibles, et ce ne sont plus des lieux parce que leur localisation leur a soustrait toute valeur symbolique, toute identité, toute « *corporate identity* ». Mais s'il n'y a plus de centre à proprement parler, il ne peut plus y avoir de périphérie non plus, ce dernier terme supposant le premier, auquel il se réfère. En même temps, les centres-villes historiques se muséifient à des fins touristiques. On visite donc des ensembles dénaturés, réduits à leurs apparences, à leur coquille. Ces divers constats convergent, vers une conclusion générale, à savoir que le vocabulaire usuel pour parler des villes est devenu inutilisable, soit que les termes utilisés désignent des réalités qui n'existent plus, soit qu'ils connotent ou impliquent des jugements de valeur. On entend souvent parler, par exemple, du mitage du territoire; mais avant de savoir si le phénomène est vraiment négatif, comme cette expression le sous-entend, ne faudrait-il pas commencer par l'analyser ?

Ce défaut du vocabulaire usuel a conduit certains chercheurs et observateurs à proposer une terminologie nouvelle. Nous avons déjà cité conurbation, mégalopole, galaxie urbaine. Françoise Choay a proposé le post-urbain, Bernardo Secchi la città *diffusa*, Alain Lèveillè la *ville extensive*, François Ascher *métapolis*, Sébastien Marot *suburbanisme*, Pier Giorgio Gerosa *corapole*, Thomas Sieverts *Zwischenstadt*, François Walter la *décentralisation concentrée*. Enfin, tandis que Max Frisch opposait naguère *villages urbains et cité rurale*, Françoise Choay, déjà citée, s'en tient aujourd'hui à *l'urbain* tout court. À mon tour, j'aimerais proposer *hyperville*, par analogie avec hypertexte.

On peut définir un texte comme un ensemble de paragraphes successifs, généralement imprimé sur papier, et qui se lit habituellement depuis le début jusqu'à la fin. Un hypertexte, lui, est un ensemble de données textuelles numérisées sur un support électronique et qui peuvent se lire dans des ordres très divers. Un texte - c'est le point important - est une structure linéaire, en principe hiérarchisée, perceptible par les sens en tant que tout - un article, un livre se prennent en main. Un hypertexte, au contraire, n'est pas comme tel saisissable par les sens; il ne possède pas de structure univoque et impérative; il se parcourt presque *ad libitum*; à la limite, il n'a pas d'auteur ou pas qu'un seul auteur.

Dans le vide lexical qui caractérise aujourd'hui les établissements humains de très grandes dimensions en Occident, le terme d'hyperville aurait l'avantage de ne pas préjuger de la densité (contrairement à « ville extensive » ou « ville diffuse ») et de ne pas s'opposer aux villes « historiques », puisque celles-ci sont elles-mêmes des constituants de l'hyperville. Certes, il s'agit d'une métaphore, et l'analogie ne peut être poussée jusqu'à l'homologie, du moment qu'elle ne rend pas compte de toute la réalité : dans le territoire, les « textes » sont très souvent mêlés, superposés, partiellement effacés, ce qui n'est jamais le cas dans l'ordinateur, comme Andrea Felicioni l'a noté.

D'autre part, les villes actuelles ne font pas que concentrer la population en croissance, elles ne se contentent pas de déborder les vieilles limites communales, mais elles se répandent largement sur leurs environs, plus, elles tendent à devenir réciproquement limitrophes, donc se soudent les unes aux autres dans de vastes ensembles qui couvrent peu à peu la totalité du territoire, et souvent le débordent (ainsi, vues d'avion, Annemasse et Genève ne sont guère distinctes l'une de l'autre).

En outre, les villes ne se sont pas contentées de s'étaler autour de leur noyau, elles ont essaimé pour occuper parfois des lieux jugés inhabitables avant le xx^e siècle: ce sont elles qui ont colonisé les bords de mer et provoqué leur bétonnage, elles aussi qui ont implanté des stations de sports d'hiver et d'été dans des étendues jusqu'alors désertiques, elles toujours qui commencent à occuper l'arrière-pays lorsque les franges côtières sont saturées, comme la Côte d'Azur et la Riviera lémanique. Ces entreprises de colonisation sont menées par et pour les urbains, qui développent également les réseaux nécessaires aux migrations saisonnières, réseaux le long desquels des services, des unités de production, des centres de décision s'installent à leur tour. Il en résulte que le rapport traditionnel entre ville et campagne s'est inversé: la « campagne » est maintenant entourée par la « ville », elle se trouve à l'intérieur de l'hyperville

Comme l'hypertexte, l'hyperville est accessible de diverses façons; on y entre, on en sort par une multitude de points - du moins si l'on peut encore parler d'entrée et de sortie -; on y circule également par des itinéraires extrêmement variés, du moment que les activités y sont dispersées, et surtout qu'il n'y a pas de centre, un centre, mais des polarités.

À ce point, une observation complémentaire s'impose : contrairement à ce que pensent les fétichistes de la ville historique, celle-ci n'était pas non plus homogène, ne serait-ce que pour cette première raison qu'elle n'a jamais été construite en une seule campagne. Elle était faite au contraire de pièces et de morceaux, de trames et de tissus additionnés.

Hildesheim, par exemple, se compose au x^e siècle de cinq couvents et églises, chacun et chacune dans sa propre enceinte, et d'un marché. S'y ajoutent ensuite deux villes murées. Certaines de ces unités fusionnent, d'autres non, mais il faut attendre le XIV^e siècle pour qu'une seule muraille - une « enceinte de réunion » comme dit Lavedan - enveloppe le tout, Pendant le Haut Moyen Âge, la ville est donc souvent un archipel d'unités autonomes, chacune avec sa propre charte. Dans bien des cas, ces unités n'ont donné forme à une universitas, soit un organisme unique, que tardivement, voire très tardivement, ainsi Arras en 1742. Avant cette date, cette dernière ville est encore composée d'une civitas romaine d'une part, devenue terre de l'évêque, et d'un burgus

marchand et communal, où le centre directionnel a émigré. En outre, la ville historique a été reconstruite plusieurs fois sur elle-même, en tout ou en partie; elle a été dévastée par des guerres, par des révoltes ou par de gigantesques incendies. Même des villes dont le « centre historique » aussi compact que Sienne ou Villefranche-de-Rouergue sont donc le produit d'une sédimentation. Il serait par conséquent intéressant d'analyser les quartiers anciens, eux aussi, en termes de non-homogénéité, ce qui leur donnerait une chance supplémentaire de ne pas constituer un corps étranger dans l'hyperville. La ville ancienne n'était donc pas une ville idéale: non seulement parce que la ville idéale n'existe pas, dès lors que la tension sociale ou l'étouffement social constitue toujours la nature des sociétés urbaines, mais encore parce que nous n'accepterions tout simplement pas de vivre dans des villes antérieures à la révolution industrielle, dont l'état, précisément, social, mais aussi culturel, technique et surtout hygiénique, nous serait insupportable.

À cette première observation complémentaire, j'aimerais en ajouter une seconde, que la nature de l'hyperville détermine largement, ou du moins rend nécessaire: il va falloir apprendre à penser en termes de réseaux, et non plus en termes de surfaces, ce qui est, je le concède volontiers, plus facile à dire qu'à faire, notamment parce que les réseaux n'abolissent pas les surfaces!

Pour y parvenir, il faudra aussi que la sociologie urbaine se développe dans cette direction. À Bamberg, la fusion des diverses unités n'eut lieu qu'en 1802.

RENONCER À L'HARMONIE

Si la ville coextensive au territoire semble renverser la formule de Pascal pour figurer un univers où la circonférence est partout et le centre nulle part, si elle n'est pas saisissable par les sens en tant qu'ensemble, si elle est dépourvue de structure hiérarchisée et susceptible d'être parcourue en tous sens, si l'hyperville nous répugne, si elle apparaît contradictoirement comme chaotique et monotone, si elle incarne pour la plupart des gens l'abomination de la désolation, bref, si nous la percevons comme un espace de pure dispersion, homogène à force d'hétérogénéité, comme l'a dit Alain Charre, c'est, je crois, en raison d'une notion implicite, qui détermine comme instinctivement notre vision de la ville - du moins chez les personnes, disons, au-dessus de 50 ans; la notion d'harmonie.

Or - telle est du moins mon opinion -, *la notion d'harmonie est périmée*. Ne serait-ce pas elle qui, en dernière analyse, nous empêche de percevoir les phénomènes urbains actuels ? je ne dis pas cela par pure provocation et tiens donc à préciser d'emblée que le contraire de l'harmonie, ou plutôt la non-harmonie, n'est pas nécessairement la cacophonie ou le chaos.

Si nous voulons percevoir l'hyperville, il nous faut modifier notre sensibilité, voire notre mentalité, en profondeur. La science elle aussi progresse par réflexion sur ses propres conditions de production, c'est-à-dire notamment par un retour sur ses propres postulats, pour les modifier ou les remplacer. Or, heureusement, les instruments d'un tel changement sont disponibles. Ils le sont même depuis plus d'un siècle. L'art moderne et l'art contemporain, à partir de Cézanne et surtout du cubisme et du constructivisme, en passant par les expressionnistes, dada et les surréalistes, les abstraits de tout poil, le *pop art*, l'*arte povera*, l'art conceptuel, le mouvement Fluxus, les hyperréalistes, le *land art* et j'en oublie... l'art contemporain devrait nous avoir préparés à ne plus percevoir en termes d'harmonie, mais en termes de contrastes, de tensions, de discontinuité, de fragmentation, d'assemblage, etc, bref, selon un système dynamique qui ne relève d'aucune esthétique précédente. Il va de soi que les mêmes observations peuvent se faire pour la littérature et la musique. N'oublions pas que la fameuse formule de Lautréamont (« beau comme la rencontre fortuite, sur une table de dissection, d'une machine à coudre et d'un parapluie ») date de 1869.

Mais comme l'hyperville n'est pas au premier chef un phénomène esthétique, on peut recourir à une autre approche, plus intellectuelle, pour tenter d'en comprendre les manifestations, et montrer que son prétendu chaos n'en est pas un. Remarquons d'ailleurs qu'il y a deux types de chaos : celui des scientifiques, qui est réductible à l'hypercomplexité, et celui des philosophes, qui ne l'est pas.

Même s'il me paraît absolument nécessaire de maintenir une notion de chaos réel, malgré son origine métaphysique ou mystique, j'aimerais montrer, en empruntant à la géologie les termes d'une comparaison, que cette notion ne s'applique pas à l'hyperville.

Si vous circulez par exemple dans les grands parcs du Sud-Ouest américain, vous rencontrez souvent des formations rocheuses, voire des paysages entiers, remplis de formes surréalistes. Le spectacle est parfois si bizarre et plastiquement si inattendu, qu'il paraît arbitraire, voire « impossible » - littéralement, on n'en croit pas ses yeux. Or, il est certain que ces formations ne répondent à aucune intention, mais qu'elles résultent uniquement d'un jeu d'interférences entre, d'une part, la nature plus ou moins résistante des différentes espèces de roches et de sols, et, d'autre part, l'action contrastée des divers types d'érosion - glaciaire, pluviale, éolienne... Ce qui donc peut nous apparaître au premier regard comme une composition volontaire s'avère absolument déterministe à l'analyse. Il se passe quelque chose d'analogue, aujourd'hui, sur le plan de l'exploitation du territoire. Nous avons l'impression que l'hyperville est chaotique, et nous nous en débarrassons avec quelques adjectifs. Or l'hyperville n'est nullement une accumulation sans règles. Elle résulte d'une multitude de choix, qui sont tous rationnels, ou qui tendent à l'être, mais qui obéissent à des rationalités différentes, souvent en concurrence les unes avec les autres, en particulier dans le système de libéralisme sauvage qui est le notre. La multitude des interventions fait que le résultat pour le territoire tout entier est difficilement prévisible, cela d'autant moins qu'une partie des décisions relève de centres extérieurs, voire très éloignés. Dans l'hyperville suisse en formation, un certain nombre de signes laissent espérer qu'une prise de conscience est enfin en train de s'esquisser, sinon sur le plan culturel, du moins sur le plan politique. Beaucoup d'élus ont constaté que l'autonomie communale était un obstacle majeur au traitement des problèmes urbains. L'idée d'un secrétariat d'État à la ville avait été lancée il y a cinq ans, du moment que deux Suisses sur trois habitent ou travaillent dans une « ville », et que la Suisse des « villes » est désormais largement majoritaire, alors que notre système politique ne reconnaît aux villes aucun statut particulier. Une idée avait même été lancée d'une chambre des villes - elle n'est certes pas près de passer dans les faits!

ÉPILOGUE

En guise de conclusion, j'aimerais évoquer brièvement un dernier point: la disparition de l'opposition ville-campagne a - ou aura - inévitablement pour corollaire une mutation *qualitative* des mentalités. Aujourd'hui, en effet, le mode de vie hyperurbain, les systèmes de valeurs et de non-valeurs hyperurbains s'imposent partout à travers les médias - en particulier la télévision -, tous guidés par l'unique critère de l'Audimat. Ce qu'il restait encore de traditionnel, voire d'archaïque dans les plaines agricoles et les hautes vallées est en train de faire place à des modèles de comportement uniformes. Lorsque la génération qui a aujourd'hui 50 ans aura disparu, la mutation - sauf exceptions individuelles - sera terminée.

À vrai dire, ce propos nécessite une correction : les paysans perdent leurs systèmes de référence culturels, mais les citadins également : tous se transforment en mégalopolitains, en hyperurbains. Les contenus de leur imaginaire leur sont désormais livrés à domicile, non plus par la tradition ou par l'éducation, mais par la télévision.

Un collègue, avec qui je m'expliquais là-dessus, me rétorquait que le contraire est également vrai. Ainsi, me dit-il, le fils d'un paysan de montagne uranais de sa connaissance a été étudier l'agronomie au Polytechnicum de Zurich pour reprendre l'exploitation de son père. Cet exemple prouverait que la tradition continue donc bel et bien. Or, tout à l'inverse, il me paraît illustrer à merveille la mutation en question: le fils, formé en « ville » à des techniques *up to date*, va les importer à la montagne avec une vision qui n'aura plus rien de folklorique; c'est donc précisément un cas où l'hyperville pénètre jusqu'aux glaciers sublimes...

Pour terminer d'un mot, il serait peut-être bon de songer à entrer enfin dans le XXI^e siècle pendant qu'il est encore temps.

A. C.

NOTES

1. En 1932, Meili avait déjà parlé d'une *Grossstadt CH* largement décentralisée!
2. Ainsi la dernière carte publiée par PORL dans le n° 252 du *Bulletin de PETH* fait comme si le Jura et le Valais, entre autres, n'étaient pas touchés par le phénomène.

3. Ce qui ne signifie pas qu'il faille s'agenouiller servilement devant tous les produits de l'art contemporain.

4. Sa rationalité est à la fois féroce et restreinte.